

de dire des vers dans le monde ; elle ira à la Comédie, où l'on joue les tragédies de Voltaire, les comédies sentimentales de Marivaux.

Les Tuileries sont la promenade à la mode : elle y viendra en carrosse "car les laquais et la canaille sont tenus à l'écart et ne peuvent pénétrer dans le vieux jardin redevenu :

"Le pays du beau monde et des galanteries."

Plus tard, quand le goût de la nature sera devenu la nécessité de toutes les âmes, et quand les princes eux-mêmes auront suivi l'impulsion générale, elle remplira son rôle, parée d'un chapeau de paille, d'une simple robe de percale et d'un fichu de gaze, dans les pastorales mises désormais à la mode.

Tant de charmes et de plaisirs, des apparences si belles et si distinguées, n'allaient pas sans des revers sérieux. Ne parlons pas des mœurs, tout au moins de celles de la haute société. A force de se détendre, elles s'étaient relâchées, et l'exemple, le mauvais exemple, venait de haut. L'abus de l'esprit engendra la sécheresse de sentiment. Il n'est pas de bon ton de trop aimer son mari. "L'Ecole des bourgeois" raille ainsi : "Un mari qu'on aime ! Gardez-vous bien de parler ainsi ; cela vous décrierait, on se moquerait de vous !" Et à la jeune femme qui interroge : "Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari ?" celui-ci de répondre sur-le-champ : "Du moins il y a ridicule." Ne généralisons pas trop, d'ailleurs, et disons-nous qu'il y eut peut-être beaucoup d'affection dans cet étalage d'indifférence.

Il y a un peintre dont l'œuvre nous donne une représentation fidèle des élégances de ce siècle : c'est Watteau. Dans ses tableaux revit pour nous le spectacle charmant, léger, de cette société. Les hommes, pimpants, alertes, s'inclinent, baisent galamment les doigts effilés des dames ; coquettes, vêtues de satin, nonchalantes dans leurs attitudes, les femmes écoutent la sérénade ou les galants couplets. Des musiques jouent dans les bosquets, les grands parcs abritent de la mélancolie de leurs ombra-

ges les fêtes mondaines et champêtres. Quelle délicate poésie dans ces évocations !

Ces modes même, la coupe de ces vêtements, tout ce qui fait l'originalité du temps, la façon de se coiffer, de nouer les rubans, de relever la robe, c'est lui qui a inventé tout cela. L'art du règne de Louis XV est sorti de son cerveau. Comme David donnant le modèle des costumes sous le Directoire, il a été l'inspirateur des toilettes qui firent valoir tant de beautés. Le "pli Watteau" n'est-il pas de nos jours encore bien connu des couturières ?

Watteau, c'est la galanterie, le plaisir idéalisé. Vers le milieu du siècle, quand le roi et la cour semblent emportés par une furie de plaisir et de débauches qui marque le règne de Louis XV d'un stigmate ineffaçable, quand les favorites succèdent aux favorites et que l'avènement de chacune d'elles est le signe d'un abaissement nouveau, c'est dans l'œuvre de Boucher que nous trouvons le reflet de ce monde brillant et pervers. C'est à ce peintre de la volupté que l'on s'adressera pour la décoration des "petits appartements" ; c'est lui qui multipliera dans les salons et les boudoirs, au-dessus des portes, le long des murs, les figures fardées et légères d'un Olympe de fantaisie.

Ce monde spécial de privilégiés n'était pourtant pas toute la société. A côté de ces seigneurs frivoles et impertinents, pour qui bientôt va sonner l'heure fatale de la Révolution, il y a la bourgeoisie laborieuse et honnête qui a gardé dans sa vie et ses mœurs la dignité et le respect de soi-même dont on fait trop fi ailleurs. Là se conservent, avec moins de séductions, mais plus de mérites, ces vertus modestes qui font la force du foyer domestique.

Ce sont ces intérieurs paisibles que nous a représentés Chardin. Celui-ci complète l'autre aspect du siècle. Nous retrouvons la même élégance, mais avec plus de simplicité ; la même grâce spirituelle avec plus de sérieux. Moins de luxe dans les ameublements sans doute, moins de somp-

tuosité dans les toilettes, mais autant d'art. On ne rougit pas de s'aimer, on n'a pas honte de ses vertus bourgeoises, qui ne sont d'ailleurs ni guindées ni grondeuses. Quel portrait exquis nous trace Mme Roland, d'une bonne grand'mère de ce temps : "Bonne maman était une petite femme de bonne grâce et de belle humeur, dont les manières agréables, le langage poli annonçaient encore quelques prétentions à plaire, ou à faire souvenir qu'elle avait plu. Elle avait soixante-cinq ou soixante-six ans, donnait des soins à sa toilette, appropriée d'ailleurs à son âge, car elle se piquait par-dessus tout de bien sentir et observer les convenances. Beaucoup d'embonpoint, une marche assez légère, une contenance fort droite, une petite main dont elle faisait jouer les doigts avec grâce. Elle était aimable pour les jeunes personnes dont la société lui plaisait beaucoup, et de qui elle mettait quelque orgueil à être recherchée."

C'est encore à Mme Roland que nous emprunterons notre dernière citation pour finir. Elle nous donne en quelques mots l'idée amusante des plaisirs auxquels on se livrait après souper, "concerts boiteux où, sur la table qu'on venait de desservir, des étuis de manchon servaient de pupitre au bon chanoine Bareux, en lunettes, faisant ronfler sa basse, tandis que j'égratignais un violon et que mon oncle détonait sur la flûte".

Cette heureuse simplicité, cette souriante bonhomie n'ont-elles pas autant de grâce et de séduction que l'agitation effrénée des fêtes les plus somptueuses ?

Fulano.

Connaissez-vous le salon de modes Mille-Fleurs ? C'est plus que probable. Alors joignez vos louanges à celles de toutes ces belles mondaines et célébrez le goût, l'art que l'on sait donner aux chapeaux de la saison.

L'imagination est la grande réparatrice, la consolation suprême des vicissitudes, des misères, des inégalités de la vie humaine. — Octave Gréard.